

# On va manquer d'eau chaude, mais il y a tellement d'autres choses qui nous manquent

## Extraits

Stéphane Poirier

Number 84, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13495ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poirier, S. (2000). On va manquer d'eau chaude, mais il y a tellement d'autres choses qui nous manquent : extraits. *Moebius*, (84), 111–116.

## STÉPHANE POIRIER

*On va manquer d'eau chaude, mais il y a  
tellement d'autres choses qui nous manquent*

(extraits)

### *Ambiance*

Une ville, c'est de la pierre, des os et du muscle.  
Des journées qui se réveillent, hurlent et meurent.

Une ville, c'est des rues, des immeubles, des mai-  
sons, des hommes, des femmes, des enfants, des chats  
sur des toits, des soleils et des lunes.

Une ville, c'est des milliers de gens sans passé, ni  
présent, ni futur. Des drames invisibles, des souffrances  
impalpables, des bonheurs non partagés.

Une ville, c'est des voisins fugitifs. Des couples qui  
s'aiment ou ne s'aiment plus, qui respirent, ne respi-  
rent plus entre leurs murs, de la solitude à l'état brut.

Une ville, c'est une histoire dénuée de sens, une  
kyrielle d'existences minuscules, majestueuses et tragi-  
ques.

Une ville, c'est des yeux baissés, un visage qui passe.

### *Suzanne*

Je fume des cigarettes  
au lit  
et caresse mon âme  
à rebrousse-poil  
qui miaule.

Ma bouche ne se plie pas  
au yaourt périmé

d'une chanson  
d'amour  
désolée comme toutes les chansons  
d'amour.

Leonard Cohen frappe, entre,  
et jette sa veste  
un rictus fatigué  
sur le dos voûté  
d'une chaise en  
bois noir.

Il se réchauffe les mains  
frottant ses paumes l'une contre  
l'autre  
prend dans mon paquet  
une grande blonde  
vide mon vin d'une traite  
et consent seulement  
à fredonner  
Suzanne  
à contrecœur.

Il affirme qu'on a connu la même  
Suzanne

que la mienne soit rousse et  
australienne  
n'intéresse  
PERSONNE.

Que nous n'ayons pas été  
lui et moi  
à la hauteur des ambitions qu'on nous avait  
prêtées  
fait la preuve par l'absence  
d'une même femme et  
d'un homme  
seul.

*Les perdants magnifiques*

Les perdants magnifiques ne fuient pas  
les aubes  
ne se glissent pas dans  
les vêtements dérobés par  
la lune  
ils restent étendus sur les lits  
contrariés  
enlisés dans les cheveux de la  
femme qui dort  
et ne jouent pas à  
l'homme

ils restent les yeux  
ouverts  
le plafond demeure infini  
et ils rient  
de leurs années  
de leurs rides et de la  
peur

ils rient de la  
nuit  
des mauvais rêves  
et sont surpris de voir la chambre  
se raccommoder

ils rient des portes fermées  
de leurs tentatives  
du «ce n'est pas grave»  
car rien n'a d'importance.

*Des choses qu'on n'aime pas s'avouer*

Le soleil ne peut rien  
pour moi.  
Foutaise que ces idées reçues  
d'on ne sait qui  
les étés qui sauvent.

Les ados chérissent le printemps pour cesser d'être seuls  
au monde.

Les vieux  
cons  
eux  
ressuscitent peut-être quand les soleils  
se suivent.

L'été pour parler  
vrai  
me sied  
mal;

tout ça me donne à penser  
que je suis déjà trop vieux  
pour mourir  
jeune.

*On va manquer d'eau chaude,  
mais il y a tellement d'autres choses  
qui nous manquent*

*Tu prends encore un bain!* tu me dis  
et je ne cherche pas de  
réponse.  
Je te laisse  
déduire ce que  
tu choisiras  
et te laisse partir.

Cette baignoire m'habille comme une  
écorce  
et ma peau finit par  
copier ses  
rides et  
crevasses.

Je reste des heures  
les yeux fermés

mon corps dans un  
autre.

Et dehors les  
arbres s'engueulent avec la  
pluie froide et les rafales.

J'essaie tout bonnement  
d'oublier.

*La page où rien ne s'imprime*

Peur d'être  
envahi par le  
silence  
un murmure venant de  
nulle part  
ne plus entendre le cri  
des mouettes qui  
tournoient  
et les toupies célestes  
semblent remontées  
sur l'infini  
devenir sourd sous  
le monticule de  
solitude  
muet par cécité  
quand la peau  
coriace à force d'être  
tannée  
ne ressent plus  
rien.

*Les papillons blancs*

On se dit *Plus jamais!*  
des millions de fois  
la gueule en sang  
mais les papillons blancs voltigeront  
toujours  
et on sautera encore du grand  
plongeoir  
dans les âmes des femmes  
les tripes sur le  
zinc des bars  
les poumons  
éclatés et noyés  
on se croira morts  
des millions de fois  
mais nos corps renaîtront  
toujours  
et sauteront une  
nouvelle fois  
dans le vide.